

## Remettre au monde

*« Il y a longtemps que je désire écrire un roman  
dans lequel on entendrait chanter le monde. »*

*Solitude de la pitié, Jean Giono, 1970*

*« La nouvelle universalité, c'est de sentir  
que le sol est en train de céder. »*

*Où atterrir ? Comment s'orienter en politique,  
Bruno Latour, 2017*

## 1. Fendre

Il y a des attaques et des résistances qui se jouent chaque été dans le squelette des maisons : des coups de feu retentissent, des pics de chaleur percent les murs, ... Ce que la sécheresse a de tous temps dessiné le plus précisément ce sont les fissures ; des régions qui craquent en cuisant, avec à l'horizon des étendues en dentelles. Dans chaque lézarde se glisse, baignant dans l'air lourd et l'air de presque rien, l'enduit décoratif d'un arrêté ministériel en reconnaissance d'un état de catastrophe naturelle. Comme une autre lourdeur encore, en attendant que nos maisons sans-abris nous renvoient sous le ciel incertain.

Dans le film *A ghost story*<sup>1</sup>, un personnage, M, glisse de petits mots portant le chuchotement de ses souvenirs dans les murs entaillés des maisons qu'il abandonne. Il esquisse ainsi modestement une pratique des fissures, en ne les percevant pas comme les prémisses d'une désagrégation mais au contraire, comme ce qu'elles sont aussi : de nouveaux espaces. Ces ouvertures ne sont ni colmatées ni élargies, mais deviennent les habitacles de papiers pliés en quatre, dépositaires d'une histoire qui est par la force des choses, celle d'un lien entre un lieu et un être. Une mémoire fibreuse, matérielle et palpable mais inaccessible une fois fauflée au travers des cloisons.

C'est alors dans le geste que tout se joue, se retient et revient. Singulier donc mémorable, il rappelle à l'esprit de se rappeler. Songer au geste, c'est l'immerger dans son moment puis, en s'attardant un peu, convoquer son objet et retrouver la pensée. En ce sens, le geste construit et piste la mémoire. Les brèches

---

1. David Lowery, *A Ghost Story*, 2017.

quant à elles, investies par des propositions de sens, par des intuitions naissantes, demeurent dernières habitées dans les maisons vides. De mises en garde ou de preuves pour sociétés d'assurances, elles progressent sous la surface comme des invitations.

*« Le chant ou le chanté ne peuvent jaillir que si le silence est considéré comme une surface d'appui et de retombée, mais ils ne peuvent venir si le silence est considéré comme une preuve. »<sup>2</sup>*

L'usage des fissures de M se fait l'écho indistinct de ces mots de Jean-Christophe Bailly, il les renvoie et les longe à distance. Il faut alors substituer au silence cet espace vacant dégagé au cœur des matières. Substituer au chant cette main qui a écrit et ce papier qui se loge à travers le ciment, le plâtre, entre les briques, ... Car cette occupation des fentes, c'est aussi une manière de s'occuper d'elles, c'est débusquer en elles la possibilité d'une interaction qui n'est ni leur empêchement ni leur négation. Si les fissures sont un *espace d'appui*, ce n'est pas seulement en tant que support mais aussi en tant qu'inspiration. M écrit parce qu'il y a des fissures, il écrit à partir et pour elles. Et pour, finalement, s'en remettre à elles.

Ce à quoi les murs fatigués invitent au creux de leurs rides, tendus vers leur dislocation, c'est à quelque chose comme un petit monde, ouvert sur de nouveaux possibles, de nouveaux modes d'emploi, de nouvelles règles du jeu. Un monde *qui appelle un monde* qui en appelle à revenir à lui. Nous avons donc à entendre et à marcher.

---

2. Jean-Christophe Bailly, « Un chant est-il encore possible ? », *L'élargissement du poème*, Christian Bourgois éditeur, 2015, p. 69.

## 2. Des pavés en mai

D'autres mots infiltrent d'autres espaces, sourdent d'autres silences, à l'initiative d'autres corps.

Il y a très vite les *2146 pavés* qui regardent la terre de tout près, place du Mémorial Invisible, à Saarbrücken. 2146 pavés descellés clandestinement puis remplacés par d'autres, gravés du nom des cimetières juifs allemands avant 1933 par l'artiste Jochen Gerz et ses étudiants<sup>1</sup>. Sur cette place où rien n'affleure – les inscriptions étant tournées vers le sol –, sous les fenêtres de l'ancien siège de la Gestapo, on peut imaginer que chaque passant reste là avec ce qu'il sait, sans le confort satisfaisant d'une sculpture satisfaite dans laquelle se délester d'un morceau horrible de l'Histoire qui travaille la tête et le ventre. Sur cette place, chacun progresse sans aller nul part dans une errance minimale, avec l'exigence de l'esprit pour lui-même. Ici, l'absence de traces démultiplie la présence, à soi et au monde.

La mémoire s'ancre alors, pleinement active justement parce que raccordée bien au-delà de la place, en d'autres lieux et, plus loin, d'autres images, d'autres situations ; par des pensées qui s'appellent et se nouent, qui se ramifient, s'élèvent et s'insinuent, se tuilent, digressent. Il faudrait imaginer, peut-être cartographe, cette toile d'affinités de sens, déployée parmi toutes les autres qui maintiennent et relancent le monde vers un espoir de lui-même. Et si la place a finalement pris un nom en résonance avec le monument qui l'avait au départ illégalement infiltré, quelque chose se génère ici ; sous l'emprise souterraine, une reconnaissance qui rassure, une profondeur du silence qui refait surface, et qui chante.

Ce chant se superpose au vrombissement de la Terre, à sa dynamique, au roulement des marées, à l'essoufflement des sols, à l'alternance mourante des saisons, ... Il vibre et, à sa manière, soutient ce qui lutte pour ne pas abdiquer.

Il émerge à Buenos Aires, où les mères de la place de Mai marchent chaque jeudi depuis plus de quarante ans, réclamant « l'apparition en vie » de leurs enfants disparus – enlevés, torturés, assassinés – par la junte militaire au pouvoir jusqu'en 1983. D'abord rassemblées à quatorze le 30 avril 1977 pour briser un double silence d'intimidation et de déni, menacées d'être arrêtées pour attroupement illégal si elles restaient immobiles, elles commencèrent à marcher, tournant autour de l'obélisque au centre de la place, au pied du palais présidentiel.

Leur marche a traversé et défié les régimes successifs de l'Argentine. Partant de ces filles et ces fils disparus, cette ronde a dessiné d'autres cercles, plus étendus, qui embrassaient de proche en proche des revendications plus vastes, des luttes concentriques. Un cercle s'est propagé loin sur la planète jusqu'à en faire le tour, pour finalement venir buter contre son propre centre : le monde entier regardait la place tourner.

De ces premiers pas de 1977, faufiletés entre les interdits et les silences, ces femmes ont patiemment élevé une lutte. Par leurs corps insistants, elles ont édifié le monument vivant d'un geste rejoué sans cesse sans être déjoué, jusqu'à incarner une résistance insoupçonnée. Pointe incessante dans les rouages d'un pouvoir verrouillé, elles ouvrent une voie vers toutes les voix. Elles plantent sur la terre ferme le champs des possibles.

---

1. Jochen Gerz, *2146 Stones - Monument against racism*, 1990.

### 3. La carte et son ombre

Depuis l'été 2016, j'entreprends des marches, du lever au coucher du soleil, en suivant la direction portée par mon ombre. J'emprunte alors une trajectoire qui se tord pas à pas d'ouest en est, vers nul part mais pour un temps, sur des voies qui égarent. La marche articule les espaces entre eux ; dans un même mouvement, elle les relie et relève leurs dissemblances, leurs jointures trop audacieuses, et qui craquent. De sorte que ce qui ressort de ces journées passées la nuque au soleil, c'est principalement la mesure, de biais donc significative, d'une organisation morcelée des espaces.

En partant du nord de Lyon à la fin février, les premiers rayons de soleil fauchent le sol vers huit heures et accrochent la semelle d'un premier pas. On traverse les voies ferrées puis l'autoroute par des boyaux suspendus ou souterrains qui digèrent déjà notre point de départ, pour rejoindre des quartiers périphériques et populaires, réveillés ou pas endormis. Les trottoirs disparaissent, on longe en rasant des haies frottées aux départementales où chaque voiture qui file nous rase à son tour, compressant l'air une fraction de seconde pour le renvoyer comme une gifle. Des espaces piétonniers réapparaissent à l'entrée de villages résidentiels avec autocollants « voisins vigilants » sur les boîtes aux lettres. On traverse des bois auxquels s'adossent des maisons isolées où on perçoit soulagé qu'y survit un esprit de bidouille et de bricolage, de mains dans le cambouis. À l'annonce de villes modestes, se succèdent des zones commerciales, comme on les imagine sans trop avoir à

imaginer. Les villages, progressivement, s'espacent davantage. Quand le soleil frôle finalement le sol une deuxième fois, on a atteint une zone (mille zones) de champs labourés jusqu'à l'os où la terre décharnée commence à refroidir. L'ombre qu'on a dévisagée une journée durant s'échappe en s'étirant sur un quart de globe d'un sol monotone perfusé au phosphore, dans l'image hypnotique et confuse d'une fin et de confins du monde.

En reprenant son souffle au soleil couché, un vent se lève, l'esprit s'aère et des lectures s'y engouffrent avec une odeur de soufre. Des mots de George Oxley d'abord, qui évoquent comment, à partir de 1910, le marché des explosifs encourage le labour à la dynamite. « Le ton est donné : l'agriculture devient la pouvelle de l'industrie de guerre. Après la dynamite recyclée au sein d'un marché de masse, viendront le fil barbelé, les chars, l'agent orange, le Zyklon B, la manipulation génétique artificielle... »<sup>1</sup> Tout proche, un essai de Beatriz Colomina décortique comment l'Amérique, entre 1941 et 1961, a rejoué sur ses pelouses pavillonnaires, contre insectes et mauvaises herbes, les guerres qu'elle menait à l'autre bout de la planète.<sup>2</sup>

Et nous voilà sur ce sol arasé qui entre dans une résonance sourde. Au milieu de ces champs qui sont aussi des champs de batailles où la modernité semble mener une guerre en forme de lapsus, sans relâche et sans relief, contre ce que la planète a d'habitable. L'horizon est dégagé, la vue a l'espace pour se perdre, mais on sait l'impasse. Une impasse qui empêche, mais aussi invite en creux à réveiller des imaginaires et des alliances, à inventer des issues. Afin de *se rendre* au monde. Au sens d'un armistice et d'un rendez-vous.

1. George Oxley, *La fleur au fusil*, Éditions Gallimard, 2016, p. 52.

2. Beatriz Colomina, *La pelouse américaine en guerre*, Éditions B2, 2011.

#### 4. Défendre

Il y a des marches qui fissurent les figures imposées et font vaciller l'ordre des choses. Il y a des fissures qui sont des attachements. Des gestes qui traversent les surfaces, pénètrent les matières, en Argentine ou ailleurs, pour aérer et donner de la profondeur à nos *terrains de vie*<sup>1</sup>. Car c'est en définitive de ça qu'il s'agit, de nos vies et de l'espace commun dans lequel elles se déploient. Si partout essaient des forces pour ouvrir des brèches et d'autres pour les habiter, c'est peut-être que le terrain est trop encombré pour laisser s'affirmer la singularité des existences. Ou bien que ce terrain, nous le parcourons mal...

Au cœur d'une époque qui a presque intégralement planifié la planète, découpant les territoires en parcelles fonctionnelles à rentabilité programmée, ce qu'il y a à retrouver et que cherchent les fissures, c'est, sous l'ingénierie qui l'enserme, un espace ouvert et polysémique où amplifier nos vies asphyxiées. Ce qui se joue en partie sur la place du Mémorial Invisible comme sur la place de Mai et dans tant d'autres lieux par tant d'autres moyens, ce sont finalement des sorties de routes par rapport aux trajectoires contrôlées auxquelles la modernité invite. Ce sont des êtres qui font un pas de côté et des gestes qui se déportent pour rétablir la complexité des liens, l'unicité de chaque chose, pour retrouver des formes concrètes et la sensation des textures en s'extirpant notamment d'une globalisation gloutonne.

Parce que dans ces architectures expertes qui mettent le réel en système, une certaine idée de ce qu'est un monde s'éloigne. L'idée [j'essaye de la formuler] d'un monde comme substance débordante, qui ne se rationalise pas mais qui, bien au-delà de

tout ce qui sera intelligible, maintient ensemble l'hétérogénéité des choses en luttant contre toutes les tentatives de calculs et de mises en équivalence. Un monde qui, face à l'optimisation qu'une société corrosive impose à elle-même et à l'ensemble de ce qui lui est contemporain, offre à toutes ces vies contraintes d'autres formes de légitimité et de valorisation, les libère et, en définitive, les sauve. Voilà : l'idée d'un monde qui serait ce qui résiste à la mise en système du réel, un monde qui s'oppose à son aménagement, c'est là ce qui agonise mais qu'il faudrait défendre et renforcer. Des territoires qui refusent leur carte.

Perce alors cette certitude, qui n'est qu'une certitude de mots : ce qui est à mettre au monde, c'est ce monde lui-même. Ces mots maintenant, il va falloir les adosser au vacarme creux du temps présent, pour qu'ils composent une forme de « chant, c'est-à-dire un accompagnement du monde »<sup>2</sup>. Un accompagnement qui aurait donc d'abord la charge d'un réveil ou d'une renaissance, porté par notre volonté vivante, qui est aussi volonté de survie, de nous en remettre au monde.

Une partition s'esquisserait alors, faite de résolutions éparses et diluées : se livrer à l'abandon (se reprendre en se déprenant), accueillir les sens, habiliter le sensible, revendiquer l'intuition, penser depuis les anecdotes. Monter en singularité, habiter l'altérité sans la coloniser. Renouer avec l'expérience, qui n'est pas celle accumulée d'un parcours professionnel mais le frottement brut avec tout ce qui existe. Éprouver les matières. Gagner en porosité. Enfin, par touches, esquisser des gestes attentifs, amorcer des pratiques neuves, pour progressivement relever et renforcer un monde debout. Apprendre à chanter.

---

1. Expression empruntée à Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, 2017, p. 111.

---

2. Jean-Christophe Bailly, « Ralentir », *L'élargissement du poème*, Christian Bourgois éditeur, 2005, p. 199.

La Ravoire - Lyon - Metz, mars 2019.

Guillaume Barborini

Ce texte a été rédigé et proposé une première fois pour l'exposition *L'autre pays*,  
L'attrape-couleurs, Lyon, 2019.